

Le secret des murs

Catherine Dubé

Numéro 84, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubé, C. (2000). Le secret des murs. *Continuité*, (84), 38–40.



Si les murs pouvaient parler, ils raconteraient leurs secrets avant de révéler les nôtres. C'est ce qu'ont fait ceux de la maison McGreevy l'été dernier alors qu'une équipe de restaurateurs en formation sortait de délicates peintures murales de leur sommeil de saletés et de plâtre.

La maison McGreevy, sise au 69, rue d'Auteuil dans le Vieux-Québec, est remarquable tant par la composition de sa façade que par les éléments de son décor intérieur.

Photo : Louise Mercier

LE SECRET DES MURS

par Catherine Dubé

Le 69 de la rue d'Auteuil, dans le Vieux-Québec, abrite quelques-unes des rares peintures murales de Québec. Disparues un certain temps sous le papier peint, fissurées par endroits, cachées sous un enduit de plâtre à d'autres, ces peintures centenaires réjouissent tout de même encore l'œil du visiteur de la maison, devenue bureau d'avocats. Et depuis juillet 1999, les vert olive, ocre, rouge et orange brûlé ont retrouvé leur éclat originel sur quelques mètres. Réalisée sous la gouverne de l'artisan français Éric Beauvarlet, cette intervention se voulait avant tout une brève formation en restauration pour trois artistes de Québec.

Construite en 1867 selon les plans de l'architecte Thomas Fuller, la maison McGreevy constitue le premier édifice de style Renaissance italienne bâti à Québec et se classe encore parmi les plus importants bâtiments du Vieux-Québec. L'homme qui l'a fait construire, l'entrepreneur Thomas McGreevy, a été l'un des constructeurs du parlement d'Ottawa et député de Québec-Ouest à la Chambre des communes. Il a profité de la prestigieuse demeure pendant 30 ans, mais a finalement dû s'en départir pour épouser ses dettes. La maison a alors été vendue à la Church Society of the Diocese of Quebec.

L'imposant escalier, les moulures et les rosaces disent tout le faste de cette demeure qui a été la résidence officielle des évêques anglicans jusqu'en 1971. La richesse du décor suggère que les peintures

murales sont d'origine, bien qu'il soit impossible de l'affirmer hors de tout doute. Dans la petite pièce du rez-de-chaussée où la restauration a été effectuée et dans ce qui était jadis la salle à dîner, juste à côté, les mêmes motifs courent sur tous les murs. Du côté de la rue, anciennement le grand salon, des plaques de peinture qui se sont détachées laissent entrevoir des parcelles d'œuvres sur les murs et au plafond. Plusieurs autres pièces de la maison cachent probablement aussi des œuvres, disparues sous les couches successives de peinture appliquées au fil du temps.

UN OBJET D'ÉTUDE

Les peintures ont retenu l'attention de l'ébéniste Alain Lachance lors d'un atelier sur les intérieurs anciens organisé par le Conseil des monuments et sites du Québec. Il faisait visiter la maison McGreevy à titre d'animateur quand les couleurs fanées des murs de la petite pièce se trouvant tout près de l'élégant escalier ont attiré son regard.

Cette décoration se révélait l'objet idéal pour une formation portant sur la restauration de peintures murales. Alain Lachance avait déjà organisé, au nom du Conseil international des métiers du patrimoine, trois formations en 1995 et 1996 pour un petit groupe d'artistes en arts visuels de Québec avec l'artisan français Éric Beauvarlet, qu'il avait rencontré lors des Médiévales en 1993. Après des séances de formation de 15 à 90 heures, données à Québec et en France, sur la technique de la fresque (peinture murale sur mortier frais de sable et de

chaux), le groupe désirait aborder le thème de la restauration.

Après des démarches auprès des propriétaires de la maison McGreevy et de représentants de la Ville de Québec, du ministère de la Culture et des Communications et du Centre de conservation du Québec (CCQ), Alain Lachance a obtenu l'autorisation d'organiser la formation ainsi qu'une petite subvention du ministère de la Culture et des Communications. « Si cela avait été une œuvre d'une grande valeur historique, nous aurions suggéré que la restauration ne se fasse pas dans le cadre d'une formation », précise Élisabeth Forest, restauratrice en peinture au Centre de conservation du Québec.

Une rencontre entre le CCQ et Éric Beauvarlet a eu tôt fait de rassurer tout le monde. Le type d'intervention proposé par le formateur correspondait tout à fait à celui privilégié par le CCQ sur le plan éthique. « L'intervention doit être minime et réversible », indique Éric Beauvarlet. « Nous avons pour notre part souligné l'importance de documenter les interventions par un rapport et des photos pour garder des traces du travail accompli », relate Élisabeth Forest.

LE CHANTIER

La formation, qui s'est déroulée du 14 au 23 juillet 1999, a permis de restaurer le décor des murs nord et ouest de la petite pièce située à droite de l'escalier, sorte d'antichambre à l'ancienne salle à manger. Après avoir acquis des connaissances théoriques sur la restauration, les stagiaires ont mis la main à la pâte. La crasse ne permettant pas dans un premier temps d'établir hors de tout doute que l'œuvre était peinte à l'huile, les stagiaires Luc Bourdages,

France Lafleur et Yolaine Plante, ainsi que leur formateur ont convenu de nettoyer la surface à l'eau et au savon de Marseille (sans détergent). Centimètre par centimètre, avec un tampon de coton et sans frotter, ils ont fait disparaître les enduits de plâtre et la colle brunâtre d'origine animale qui voilait la peinture. Le décor avait en effet été dissimulé par un papier peint aux alentours des années 1920, à en croire la signature au plomb datée que le tapissier avait laissée en haut d'un mur de la pièce voisine. Le propriétaire actuel avait fait retirer ce papier peint il y a quelques années. Le simple nettoyage de la surface a fait apparaître un décor beaucoup plus contrasté et lumineux. On a pris le soin de préserver une autre signature au plomb, mais plus difficile à déchiffrer celle-là, située tout en haut, à droite de la moulure de la porte principale de la pièce. Lors d'une visite en cours de travaux, la restauratrice du CCQ Élisabeth Forest a pu prélever des échantillons de la peinture débarrassée de ses saletés. Les analyses faites sous microscope et à l'aide de solvants ont confirmé de façon plus certaine que le liant utilisé était bien à base d'huile.

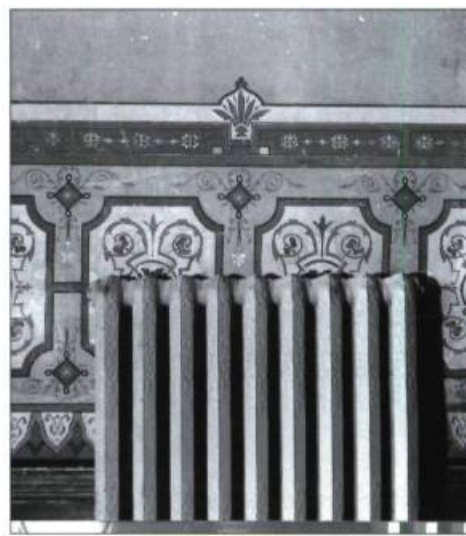
Les stagiaires ont ensuite appris comment consolider le support. À certains endroits, la peinture murale était intacte, mais presque détachée du mur. Les fissures et les trous laissés par de grosses chevilles de bois ont été utilisés pour injecter du plâtre liquide, avant d'être bouchés. Pour refaire le décor, on a utilisé la technique du pochoir. Le but n'était pas d'arriver à ce que les parties anciennes et retouchées se confondent, mais plutôt de redonner une bonne lisibilité à l'œuvre. « Dans ce type d'intervention,

on s'assure de retrouver une unité d'ensemble, sans que la retouche soit invisible », confirme Élisabeth Forest. C'est également ce que retient France Lafleur de sa formation : « Dans un contexte de restauration, chaque geste est une marque dans le temps. Pour être capable de reconstituer l'historique de l'objet et des différentes restaurations qui ont pu être faites, on doit être en mesure de voir qu'il y a eu une intervention et de la situer dans le temps. »

En travaillant avec de l'acrylique, un liant très utilisé à l'heure actuelle, les stagiaires ont signé leur travail. Pour la couleur, le groupe tenait cependant à utiliser des pigments d'origine naturelle comme des terres, tels que ceux utilisés à l'époque de la création de l'œuvre, de façon à ce que l'intervention soit harmonieuse. Chaque couleur a été trouvée à tâtons, en mélangeant à une base un ou deux pigments en différentes proportions. On a utilisé un blanc acrylique pour les couleurs pâles et une base acrylique transparente pour les couleurs foncées. Le ton diffère parfois un peu de celui d'origine, autre façon de marquer le geste du restaurateur. On a traité uniquement les lacunes, sans couvrir les couleurs originales.

ARTISTE OU ARTISAN

Les artistes, habitués à un travail individuel, ont eu à apprendre le travail collectif en plus des techniques de restauration. « Éric Beauvarlet nous a demandé de ne pas penser en artiste, se rappelle France Lafleur. Nous n'avions pas à faire une nouvelle œuvre, mais à reconstituer, en appliquant des techniques, ce que des artisans avaient réalisé avant nous. Cette formation a permis un remariage entre artistes et



La partie du décor à proximité du calorifère sur le mur nord était décrochée en partie et des reprises de plâtre ont dû être enlevées pour retrouver et restaurer le décor d'origine. Vues avant et après les travaux.

Photos : France Lafleur

artisans, une séparation artificielle selon moi, survenue avec le temps.»

Les futurs restaurateurs percevront quand même sans doute que le travail de restauration de la maison McGreevy est le fruit du travail de plusieurs individus, le coup de pinceau étant inégal d'un pan de mur à l'autre. Il faut dire que le court laps de temps dont disposait le groupe n'a pas permis de faire un travail très liché.

Éric Beauvarlet, qui a l'habitude de donner des formations



Sur le mur ouest, des chevilles de bois ont causé des fissures importantes dans le mur et abîmé la peinture murale. Ici une vue avant et après les travaux de restauration.

Photos : France Lafleur



à des artisans aux ateliers de Chanteloube en France, a aussi aimé l'expérience: «J'ai toujours pensé que l'échange entre artistes et techniciens comme moi créait une dynamique intéressante.» Cette opinion n'est toutefois partagée qu'à moitié par les gens du CCQ. «Une formation aussi courte peut laisser croire qu'il est facile de faire de la restauration, qu'un peintre peut s'improviser restaurateur de peinture de chevalet par exemple. Or, nous considérons que la formation scientifique qui permet d'acquérir une bonne connaissance des matériaux est indispensable pour être restaurateur», explique Élisabeth Forest.

DIFFÉRENCES CULTURELLES

En raison de l'origine du formateur, l'activité aura aussi été l'occasion de mettre en parallèle des problématiques de restauration propres à nos deux pays. Ici, quand on restaure un objet ou un lieu, on remonte forcément moins loin dans le temps qu'en Europe, fait remarquer France Lafleur. Le fait que notre pays soit plus jeune a aussi demandé un certain ajustement à Éric Beauvarlet: «En France, les peintures murales du type de celles de la maison McGreevy sont nombreuses, donc rarement classées et restaurées. Nous avons l'habitude d'intervenir sur des pièces plus anciennes, dont le tracé est plus rustique. Il m'a donc fallu m'ajuster à ce type de dessin plus complexe.»

Le résultat final démontre en tout cas l'intérêt de protéger et de conserver nos intérieurs anciens, auxquels on accorde souvent moins d'importance qu'à nos belles façades. La question se pose avec acuité dans le cas de la maison McGreevy, puisqu'elle est actuellement à vendre. Située

dans l'arrondissement du Vieux-Québec, la maison bénéficie d'une protection en regard de son extérieur, mais comme elle n'est pas classée, ni la Ville de Québec ni le ministère de la Culture et des Communications n'a le pouvoir d'obliger le futur propriétaire à respecter le travail de restauration qui a été fait l'été dernier. Jacques Madore, architecte à la Ville de Québec, ne s'inquiète pas outre mesure du sort qui sera réservé aux peintures murales, la plupart des nouveaux propriétaires de maisons anciennes étant, dit-il, conscients de la valeur historique de leur acquisition.

N'empêche qu'il ne reste que peu de traces de ce type de décoration intérieure pourtant probablement assez répandu dans les demeures luxueuses à la fin du XIX^e siècle. Certaines d'entre elles sont peut-être simplement inconnues du public, puisqu'elles n'ont jamais été répertoriées. Et beaucoup de ces trésors dorment probablement sous des papiers peints, soustraits aux regards.

■ Catherine Dubé est journaliste indépendante.

LES TOITURES TOLE-BEC INC.

Toitures traditionnelles
Cuivre
Acier pré-peint
Ardoise
Toits multicouches
Peinture de toit

1212 Tellier, Saint-Vincent-de-Paul, Laval
(450) 661-9737